

Depuis bientôt un an et demi que j'ai retrouvé ma famille, cet homme n'a jamais fait l'effort de me téléphoner, ni de m'écrire, ni de me témoigner la moindre attention, comme aurait dû le faire un père responsable ou du moins un tant soit peu attaché à ses enfants. Je n'ai donc jamais éprouvé une quelconque envie de le rencontrer. Toutefois, mon grand frère a beaucoup insisté pour que je lui rende visite comme à n'importe quel autre membre de la famille. J'ai confiance en lui, donc j'ai accepté. Voilà la petite différence de caractère entre lui et moi : si j'avais été seul, j'aurais choisi de ne pas voir mon père, mais Omega suit toujours la voix de la sagesse, évitant au maximum les conflits.

Florus nous reçoit dans son jardin, à l'ombre d'un grand arbre. Nous nous asseyons en face de lui et il se met à parler sur un ton haut et sûr, avec un phrasé accentué, comme s'il cherchait à nous démontrer quelque talent. Rien que sa posture sur sa chaise, affalé mais la tête haute et fière, voudrait prouver une perfection sans effort mais ne montre qu'une suffisance et une prétention hors du commun. Notre conversation, par ailleurs fort intéressante, traite des littératures française et haïtienne, domaines qu'il maîtrise plutôt bien puisqu'il est poète et instituteur. Il s'exprime dans un français très élaboré, voire châtié, ce qui donne à notre rencontre une allure de joute verbale où le poète se proclame d'emblée vainqueur. À aucun moment il n'emploie les mots « fils », ou « famille ». Visiblement, il n'a que faire des multiples enfants qu'il a engendrés avec ses multiples concubines. Il préfère assurer son confort égoïste plutôt qu'aider les siens à sortir de la misère. Si je disais ce que je pense, Omega bondirait, lui qui proscriit toute attitude polémique, à l'instar des habitants du village qui tiennent à garder leurs œillères devant le comportement de mon père, dont la notoriété impose un respect absolu. Le point de vue d'Omega est très sage et très intelligent car il évite les querelles inutiles. Dorénavant, j'ai la certitude que mes présomptions étaient justes : ce n'était pas par hasard que Florus n'avait pas pris contact avec moi. Il a beau avoir plein d'enfants, cela ne fait pas de lui un père !

Nous sommes le 25 janvier 2010. Jour après jour, la liste des victimes du séisme s'allonge plus vite que celle des rescapés. Toujours aucune trace de ma famille, mais Delmas 19 est mentionné plusieurs fois : la majorité des habitations sont détruites mais il y a des survivants. Parmi tous les Haïtiens que j'ai contactés en Europe ou aux États-Unis, certains ont déjà réussi à obtenir des nouvelles des leurs.

Des rescapés, des miraculés mais aussi beaucoup de blessés, de morts et de sinistrés.

Les médias parlent beaucoup des enfants haïtiens rapatriés dans leurs familles d'accueil aux États-Unis, au Canada, aux Pays-Bas, en France, parfois sans passeport, les formalités administratives inachevées pour cause d'urgence. Comment un petit Haïtien pourrait-il être « rapatrié » dans un pays qui n'est pas sa patrie ? Le mot exact ne serait-il pas plutôt « déraciné » ? Si les procédures d'adoption sont si longues et si compliquées, n'y a-t-il pas de bonnes raisons ? N'est-ce pas dangereux de brûler les étapes ? On oublie souvent que l'adoption internationale n'est pas qu'un acte de bienveillance à l'égard de l'enfant. C'est avant tout un traumatisme d'une grande ampleur et d'une grande violence qu'on lui fait subir. On ne doit pas se permettre d'adopter à la va-vite, même en situation d'urgence. De plus, il semblerait qu'une partie de ces petits ne soient ni orphelins ni destinés à être adoptés. Tout cela me rappelle d'autres affaires de trafic d'enfants, apparemment monnaie courante dans le tiers-monde, mais c'est avant tout avec ma propre histoire que ces événements font résonance.

Samedi 27 juillet, suite

La rencontre qui marque cette journée n'est pas celle de Florus mais celle de deux femmes qui ont subi le même sort qu'Iliasia en 1984. Leurs récits et les informations données par Omega me permettent petit à petit d'éclairer les événements mystérieux qui encadrent mon adoption. J'y découvre des quiproquos, des non-dits et des magouilles jusque-là insoupçonnés.

Il y a une trentaine d'années, Iliasia était mariée à un homme nommé Isaac. Malgré de nombreuses tentatives, elle ne parvenait pas à avoir d'enfant. Pourtant, Isaac en avait déjà eu avec une autre femme. Sa stérilité la rendait très malheureuse. un jour, leur prospérité grandissant, son époux lui proposa de quitter Haïti pour les États-Unis. Elle accepta. Après qu'ils eurent vendu tous leurs biens, Isaac s'en alla effectivement, mais sans elle, la laissant en Haïti sans maison et sans argent, seule avec sa stérilité. Par la

suite, aux États-unis, il se remaria, eut des enfants et reconstruisit sa vie. C'est seulement après plusieurs années de misère qu'Iliasia rencontra un autre homme, Florus. Celui-ci lui donna une fille qui mourut cinq jours après la naissance. Iliasia désespérait de pouvoir enfanter. Un beau jour vint Omega, fragile et souvent malade durant son jeune âge. Il survécut pourtant, mais la relation avec Florus commença à se dégrader, comme si la venue d'un bébé le dérangeait. Les choses ne firent qu'empirer à l'arrivée de leur second fils : Manassé. J'étais également faible et j'avais besoin de soins. Pendant ma petite enfance, mes parents se séparèrent, ou plutôt Florus quitta Iliasia, qui se retrouva à nouveau démunie et sans travail, mais cette fois avec deux petits sur les bras. Son existence devint alors précaire. Dans une telle situation, il était de coutume en Haïti de confier ses enfants pendant quelque temps à une sorte de pensionnat tenu par une congrégation religieuse bénéficiant d'aides étrangères. Les enfants appartenaient toujours à leurs parents, l'établissement devait simplement leur procurer un soutien : nourriture, santé, éducation. Omega fut placé dans un établissement de ce type, à quelques kilomètres du bourg de Bombardopolis, sans parvenir à s'y adapter. Iliasia lui apportait des colis mais ces derniers étaient détournés, tout comme l'argent qui permettait au pensionnat de fonctionner, si bien que les enfants demeuraient misérables. Iliasia récupéra donc Omega en mauvaise santé et, incapable de subvenir aux besoins de ses deux fils, elle décida de me placer dans la maison de Miss Marthe à Gros-Morne, qui avait alors bonne réputation et abritait déjà une quarantaine de petits Bombardopolitains. Elle devait fonctionner suivant un principe d'échange avec la France : un homme appelé Wisly emmenait des pensionnaires dans des familles d'accueil afin qu'ils puissent bénéficier de soins et avoir une éducation. Puis il les ramenait en Haïti, quelques mois ou quelques années plus tard. Il était prévu qu'une relation permanente soit maintenue entre les familles. Seulement voilà : aucun de ces enfants ne revint. Les parents haïtiens disposaient de très peu d'informations concernant les tuteurs français et les contacts furent coupés au bout de quelques mois. Wisly, qui servait de « pont » entre les deux pays, se volatilisa. Peu de temps après, l'unique personne apparemment digne de confiance, Miss Marthe, était emportée par la mort. Des rumeurs couraient, selon lesquelles les enfants seraient décédés ou auraient été utilisés pour des trafics d'organes. De tous ces disparus, seuls les deux plus grands ont réussi à retrouver leurs parents et sont retournés en Haïti une fois adultes. Je suis le troisième à bénéficier de cette chance. Mais parmi les trois enfants qui sont revenus, aucun n'a encore pu récolter d'informations sur les autres, et c'est tout Bombardopolis qui est en deuil. Ces deux

femmes me racontent leur douleur, et aussi leur espoir. Elles ont chacune perdu deux enfants. Je fais la promesse de rechercher les quarante disparus à mon retour en France. Cette mission est peut-être le sens de ma vie et je crois qu'elle va occuper une part importante de mes activités futures.

À la nuit tombée, Ti No revient de la plage. Il engage, avec ses amis, une conversation très intéressante sur les subtilités sémantiques de la langue française. Les étudiants haïtiens s'intéressent beaucoup au français et le connaissent bien, même s'ils le parlent peu. Ils me demandent de corriger leurs fautes, de leur expliquer certaines nuances, d'éclaircir quelques points de grammaire, puis nous comparons les proverbes français et créoles. Une expérience très enrichissante pour eux comme pour moi.

Malheureusement la conversation tourne court lorsqu'un ami séminariste arrive. Il est fort agréable et sympathique mais la belliqueuse Kerlange ne peut s'empêcher d'ouvrir un débat sans issue pour défendre le protestantisme contre le catholicisme. Le ton monte et chacun campe sur ses positions. Ce genre de conversations stériles m'agace profondément. Je suis un adepte de la tolérance et du respect d'autrui. Qui plus est, les catholiques comme les protestants sont chrétiens, ce qui devrait les rapprocher et non les diviser. Ne voyant pas l'intérêt d'une telle discussion, je décide de me consacrer à des activités que j'estime plus profitables : je pars regarder les étoiles. L'absence de pollution lumineuse et l'altitude rendent idéales les conditions d'observation. Isewick - un cousin - Ti No et leurs amis viennent me trouver pour me poser des questions sur les constellations. Je me fais un plaisir d'y répondre car l'astronomie est l'un de mes domaines de prédilection. Par le passé, j'ai travaillé dans un observatoire amateur. Après cette séance, il est temps de se coucher. Le débat entre Kerlange et le séminariste a pris fin. La maison entre doucement dans le calme et le sommeil.

J'éteins la lampe à pétrole et nous voilà plongés dans l'obscurité complète. Dans ma tête, les images se bousculent. Je repense à mon adoption, au cauchemar qu'a dû vivre Ilias pendant ces dix-huit années. Je ne sais ce qu'aurait pu être ma vie. Je mesure seulement quelle souffrance aurait dû être évitée à ma mère et à toutes ces femmes.

Dimanche 28 juillet

Voilà une journée qui me rappelle le métier d'enseignant que j'exerce en France. D'abord avec Babou, ma petite sœur, qui a besoin de cours de français. À l'écrit, elle commet peu de fautes d'orthographe et comprend bien les textes, mais son oral est lacunaire car elle pratique peu. Elle a aussi des difficultés avec la syntaxe, la structure des phrases et l'analyse grammaticale. Nous

travaillons sérieusement et efficacement. Elle fait preuve de bonne volonté malgré son manque de maturité. Je lui donne des devoirs qu'elle effectuera dans la soirée avec beaucoup d'application.

Ensuite, je m'occupe de Kerda qui entre en « rhéto », et dont le profil est plutôt littéraire. son niveau est insuffisant en physique et surtout en chimie. Comme j'enseigne justement ces deux matières, je suis apte à combler ses lacunes mais il nous faudra travailler tous les jours, ce qu'elle n'oubliera pas de me rappeler car elle tient à progresser.

Un peu plus tard, c'est le tour de Ti No, d'Isewick et d'un de leurs copains pour un cours d'anglais. Là encore, le problème ne vient pas de l'écrit. Ti No est même très bon en grammaire et en vocabulaire. En revanche, leur prononciation laisse vraiment à désirer. Ti No m'explique que cette langue est enseignée en Haïti comme un cours magistral sans oral et que les professeurs ne sont pas toujours qualifiés. Je leur explique donc les rudiments de la prononciation tels que je les ai moi-même appris dans le supérieur. N'étant pas un grand spécialiste en la matière, je m'aide d'un dictionnaire que j'ai apporté, et de l'alphabet phonétique. Mes élèves sont on ne peut plus attentifs, motivés et actifs. De quoi faire rêver le professeur que je suis ! Cela fait vraiment plaisir. Arrive Omega l'hispanisant et c'est la tour de Babel. Les langues fusent. On mélange allègrement français, espagnol, créole et anglais, et tout le monde se comprend, ce qui permet de vérifier que le langage de l'amitié et de la fraternité est bien universel. Mieux encore : un ami muet de Ti No nous rejoint et nous initie au langage des signes. Étonnamment, dans l'euphorie du moment, je parviens à retenir et à maîtriser l'alphabet complet et quelques phrases types en une poignée de minutes, moi qui d'ordinaire ai peu de mémoire. Partager ses connaissances avec les Haïtiens est un vrai régal. Ilia- sia, ou « Manza » comme on l'appelle ici, affiche un sourire permanent. Elle est si heureuse de voir tant de vie, de jeunesse et de joie dans sa maison !

En début d'après-midi, nous nous lançons dans une activité hip-hop. Les garçons sont souvent amateurs de rap haïtien et américain mais ne savent pas danser. Malgré des connaissances limitées en la matière, je leur explique les mouvements que je connais et le principe d'isolation des parties du corps : comment dissocier le mouvement de l'épaule de celui du bras ? Comment décaler la tête sans bouger les épaules ? Comment tourner les hanches en laissant le buste immobile ? Tous participent avec beaucoup de bonne volonté. Au début, les filles n'osent pas essayer et se contentent d'observer, puis elles finissent par s'y mettre.